Document généré le 24 sept. 2024 20:28

Liberté

Arthur Buies, le Québec et le Bas-du-Fleuve

Victor-Lévy Beaulieu

Volume 50, numéro 4 (282), novembre 2008

Arthur Buies, notre contemporain

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34701ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaulieu, V.-L. (2008). Arthur Buies, le Québec et le Bas-du-Fleuve. *Liberté*, *50*(4), 30–38.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Arthur Buies, le Québec et le Bas-du-Fleuve[1]

Victor-Lévy Beaulieu

Arthur Buies est considéré comme l'un des grands journalistes québécois de la deuxième moitié du XIXe siècle. Né en 1840 dans le quartier Côte-des-Neiges de Montréal, d'un père d'origine écossaise et d'une mère, Léocadie d'Estimauville, qui se réclamait de la vieille noblesse française, Buies devint très tôt orphelin. Ses parents, à qui Montréal ne convenait pas, déménagèrent dans la Guyane britannique dans l'espoir d'y faire fortune dans le négoce. On laissa le petit Buies aux bons soins de la parenté québécoise parce qu'il était venu au monde malingre et qu'on avait peur qu'il ne puisse pas endurer cette dure traversée que représentait un voyage en bateau de Halifax à Berbice.

Buies ne devait plus jamais revoir sa mère, qui décéda des fièvres jaunes moins de deux ans après l'arrivée des Buies dans la Guyane britannique. Le père n'étant pas en mesure de s'occuper lui-même de l'enfant, il demanda à ses grands-tantes, Luce-Gertrude et Louise-Angèle Drapeau, seigneuresses de Rimouski, de prendre en élève le jeune Buies. En fait, les deux seigneuresses n'habitaient plus Rimouski que l'été, passant le reste de leur temps à Québec. Comme l'a écrit Léopold Lamontagne dans sa biographie sur Arthur Buies :

« Les seigneuresses passent l'hiver à Québec mais, en été, elles viennent habiter ce que les Rimouskois appelaient, naguère encore, le manoir Tessier, admirablement situé sur une pointe baignée par le Saint-Laurent d'un côté et la rivière Rimouski de l'autre. Il passe donc ses premières années à jouer avec le sable et le flot, de Rimouski à Sainte-Luce où ses tantes se rendent quelquefois pour affaires, à courir les grèves, à tomber à l'eau

1. Ce texte est d'abord paru dans *Petites Chroniques du Bas-du-Fleuve*, Arthur Buies, Éditions trois-Pistoles, 2003.

ou à y jeter les autres. Il grandit dans une nature sauvage, au gré de sa fantaisie, comme l'Émile de Rousseau. Ses premiers pas au grand air se font sur cette plage qu'il a tant parcourue par la suite, à la recherche de l'inspiration. Au large, l'île Saint-Barnabé, mince ligne de verdure masquant l'immensité des flots. Vers l'intérieur des terres, les monts Notre-Dame étagent régulièrement leurs sommets couverts de forêts. À cet endroit, la rivière Rimouski accomplit un détour comme pour venir baigner de plus près la cour du manoir et elle se jette là, tout près, dans le grand fleuve. Le jeune Arthur apprend ainsi à aimer la mer "comme sa mère et sa grand-mère", tout autant que Chateaubriand. Il s'intéresse également à la vie des paysans qu'il commence à visiter en jouant avec ses petits camarades. Il les revoit d'ailleurs chez ses tantes lorsqu'ils viennent payer leurs redevances et chanter leurs doléances. Au fond, toute sa vie, il restera un terrien très attaché aux campagnards. Ils ont été ses premiers amis et il voudra encore mourir au milieu d'eux. »

Le jeune Buies avait un méchant caractère, qui trouva surtout à se manifester au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Ses frasques y furent si fréquentes qu'on ne tarda pas à le mettre à la porte. Ne sachant plus quoi faire de lui, les seigneuresses l'envoient étudier à Nicolet, où Buies se fait encore si délinquant qu'on ne veut pas le garder. En janvier 1856, les seigneuresses se débarrassent de lui en le *shippant* à son père en Guyane britannique. Propriétaire d'une grande plantation, remarié à une Irlandaise, William Buie ne se sent guère d'atomes crochus avec ce fils qu'il ne connaît pas, qui ne parle que le français et qui, au lieu de s'intéresser à la canne à sucre, préfère courir la galipote avec les nègres et les négresses qui rendent prospère son domaine. Sur les conseils de sa femme irlandaise, William Buie fait admettre son fils au Trinity College de Dublin, que dirigent des Jésuites reconnus pour leur grande sévérité. Buies s'y ennuie tellement qu'il déserte une autre fois, ce qui le brouille définitivement avec son père.

Et voilà Buies, à peine âgé de dix-sept ans, qui se retrouve à Paris, où, grâce à ses généreuses grands-tantes, il peut enfin fréquenter une école qui lui plaît : parce que laïque, son

enseignement n'est pas corseté par les pudibonderies religieuses. Buies y découvre surtout le plaisir d'approfondir une langue qu'il se mettra bientôt à manier comme peu d'écrivains québécois du XIXe siècle. À sa sœur Victoria, Buies écrit de Paris :

« Pour avoir le génie d'une langue, pour s'en servir sous toutes les formes qu'elle est susceptible de revêtir, il faut vivre au milieu du peuple qui la parle... on peut écrire une langue selon les règles de la grammaire et n'avoir pas du tout le sentiment des variétés, des différents sens, en un mot du génie de cette langue... Qu'est-ce qui fait la langue ? Ce ne sont pas tant les hommes que le pays, le caractère des lieux, les changements qui surviennent dans une nation, les circonstances, le caprice... C'est ce qui fait que nous qui ne vivons pas en France ne parlerons jamais le même français que les Français véritables ; nous pourrons l'avoir aussi pur, mais ce ne sera jamais le même, car nous n'éprouvons pas les mêmes modifications, nous ne subissons pas les mêmes influences locales. »

Surnommé *Québec* par ses camarades de classe, Buies se passionne pour le journalisme... et le droit. Il ne deviendra toutefois pas avocat, l'argent lui manquant pour terminer ses études. Désespéré, Buies part pour l'Italie, où le révolutionnaire Garibaldi, qui veut unifier l'Italie sous un gouvernement républicain, a besoin de volontaires épris de liberté. Bien qu'il se comporte en brave soldat, Buies finit par se fatiguer de ces longues marches à travers l'Italie en guerre. Une fois Naples tombée aux mains de Garibaldi, il demande son rapatriement en France, se réinstalle à Paris, toujours dans la perspective de pouvoir enfin devenir avocat. Après un quatrième échec à l'examen du baccalauréat, il décide de rentrer au pays. Il a vingt-deux ans et vient de passer six années à l'étranger.

Le Québec qu'il retrouve est en pleine ébullition économique, sociale, culturelle et religieuse. Voltaire et Hugo passionnent les jeunes écrivains et tous les intellectuels qui fréquentent l'Institut canadien, dont l'anticléricalisme fait tressaillir de colère hargneuse le très réactionnaire Mgr Bourget, évêque de Montréal. Imaginez ! Oser écrire contre l'Église des énormités du genre de :

« En tout temps, les prêtres se sont chargés de l'éducation et l'ont dirigée vers ce seul but : le maintien de leur puissance... En voulez-vous des preuves ? Ils n'admettent dans l'enseignement que les livres choisis par eux et recommandés par leur ordre, c'est-à-dire qu'ils n'enseignent à la jeunesse rien en dehors d'un certain ordre d'idées impropres au développement de l'esprit. »

Élu vice-président de l'Institut, Buies engage la lutte contre Mgr Bourget, les Jésuites et tout ce qui porte soutane. Il écrit trois pamphlets vitrioliques, qu'il intitule *Lettres sur le Canada*. Il y dit notamment :

« Ici, l'Église n'a pas de bûchers qui engloutissent des milliers de vies humaines, mais elle corrompt et avilit les consciences. Incapable d'atteindre les corps, elle apporte la misère et le découragement aux penseurs trop hardis qui veulent s'affranchir du méphitisme intellectuel où tout se corrompt. »

Mais Mgr Bourget a le bras long et contrôle tous les grands journaux canadiens-français et, par ricochet, le pouvoir politique, qu'il aime bien faire manger dans sa main. Pour échapper à l'ostracisme de l'évêque de Montréal, qui est en voie de fermer l'Institut canadien, Buies s'en retourne à Paris, essayant de s'y tailler une place comme journaliste. Manquant de patience, Buies abandonne encore une fois la partie, revient à Montréal et fonde son propre journal, *La Lanterne*, si férocement anticlérical que, parlant par exemple de la visite à Rome de Mgr Bourget, il le décrit entrant dans la Ville éternelle monté sur un mulet et portant un bonnet d'âne !

Dans *La Lanterne*, Buies n'oublie pas son enfance à Rimouski, et surtout pas Mgr Langevin qui trône comme un prince despotique sur sa ville. Grand écriveux de *Lettres pastorales*, dans lesquelles il fustige la tiédeur de ses fidèles, aussi bien pour les choses de la religion que pour le denier de Saint-Pierre qu'ils tardent à payer, Mgr Langevin est une proie rêvée pour Buies. Dans la quinzième livraison de *La Lanterne*, le grand pourfendeur de l'Église y alla d'un virulent article que je reproduis en partie ici parce qu'il rend bien compte de la démarche du polémiste :

« Me voici en possession d'une nouvelle *Lettre pastorale*. Aujourd'hui, c'est l'évêque de Rimouski qui s'est senti venir l'eau

à la bouche en voyant les milliers de dollars perçus par l'évêque de Montréal, car il faut savoir que les *Lettres pastorales* n'ont plus aujourd'hui d'autre motif que de faire souscrire ou d'empêcher les discussions d'intérêt public.

« De cette façon la foi se maintient d'après le montant des souscriptions. Il faut savoir s'y prendre.

« Voyez un peu la maladresse des premiers apôtres et leur étroitesse de vues. Ils s'amusaient à évangéliser, prêchaient d'exemple la pauvreté et l'abnégation, parcouraient les villes et les campagnes, poursuivis, traqués, mais convertissant les âmes, sans s'apercevoir que c'était précisément là le moyen d'inspirer à leurs successeurs directs l'envie d'acquérir.

« Je commence à croire que l'Évangile a toujours été mal compris, puisque les évêques, qui sont infaillibles, interprètent : "Le Fils de l'homme n'a pas un endroit pour reposer sa tête" comme ceci : "Bâtissez-nous de jolies écuries ; donnez-nous des chevaux et de jolis petits carrosses pour promener notre jolie personne, pour l'amour de Dieu, et vous serez bien gentils."

« L'évêque de Rimouski, installé depuis un an dans un spacieux presbytère tout neuf, à côté d'une magnifique église qui a coûté 12 000 louis, et qui n'est pas payée, tant s'en faut, a trouvé que le meilleur moyen de liquider cette énorme dette était de se faire bâtir un palais épiscopal par ses paroissiens.

« S'il faut maintenant qu'on introduise l'homéopathie dans la religion, il n'y a personne qui soit certain de son salut, et moi le tout premier, car au premier créancier qui se présentera, je dirai : "Pardon, monsieur, je vous dois vingt dollars, n'est-ce pas ? Bien, je souscris un écu pour acheter une cuvette à l'évêque de Rimouski ; nous sommes quittes." »

Des articles comme celui que Buies écrit dans *La Lanterne* sur Mgr Langevin excitent contre lui tout ce que le Québec a de conservateur et d'ultramontain. Buies se fait des ennemis partout et ne trouve même plus à faire distribuer son journal. Le 19 mars 1869, c'est la faillite ; un Buies ulcéré, ruiné et alcoolique se réfugie chez ses grands-tantes de Rimouski. Elles vont encore une fois le sortir du pétrin, ce qui lui permettra de devenir chroniqueur, un genre qui lui adonne parce que, sous le ton en apparence badin

et humoristique, il est possible de dire de grandes vérités. Buies peut être considéré comme le grand-père spirituel du *Devoir*, dont l'esprit caustique, dans les premières années, ne se désabriait jamais d'une mordante ironie. Quand, plus tard, Buies se penchera sur son passé, il fera ainsi l'autocritique de son métier de chroniqueur :

« Mes chroniques sont une œuvre de jeunesse, imprévue, fortuite, faite au hasard de l'idée vagabonde, un reflet multiple d'une vie qui n'a été qu'une suite d'accidents toujours nouveaux, de situations toujours inattendues et d'impressions qui, pour être extrêmement mobiles, n'en étaient pas moins souvent profondes et persistantes, malgré leur apparente fugacité.

« Une chose me frappait-elle, aussitôt je la mettais dans un alinéa, pressé de courir à une autre qui m'attendait et qui se hâtait de prendre forme, avant d'être délaissée à son tour. Ainsi les impressions m'arrivaient en foule, comme une troupe d'oiseaux qui accourent à tire-d'aile, mais dont chacun d'eux laisse saisir distinctement son vol. Conceptions du moment, fugitives empreintes, ainsi mes chroniques ont passé sous les yeux du lecteur, se suivant les unes les autres, et pourtant rassemblées, comme le flot succède au flot dans une course uniforme.

« Dans cet abandon rapide de mon esprit à ce qui s'en emparait rapidement, je goûtais d'exquises jouissances, et mon âme débordante se répandait dans celle du lecteur. Le lecteur, c'était pour moi l'ami unique, le confident de toutes les heures, à qui je me livrais tout entier, et dont mes accès d'expansion touchaient toujours des fibres en relation avec celles de ma propre pensée. »

Tous les ans, Buies fait imprimer sous forme de livres les chroniques dont il est l'auteur et voit à les vendre lui-même après les causeries et les conférences qu'il donne sur ses voyageries qu'il fait souvent pour le compte du gouvernement québécois qui, grâce au curé Labelle de Sainte-Adèle, dont il est devenu le secrétaire, l'engage comme agent général de la colonisation au service de la Commission des terres publiques. C'est dans l'exercice de cette fonction que Buies écrit une dizaine de monographies sur le Témiscamingue, l'Outaouais supérieur, le Saguenay, le

Témiscouata et les comtés de Rimouski, de Matane et de la Matapédia. Buies est catastrophé par l'état des régions qu'il visite et lance un cri d'alarme qui, malheureusement, est resté tout à fait actuel, tant il est vrai que le centralisme bureaucratique de nos gouvernements n'a pas su répondre à des problèmes qui n'ont fait qu'empirer avec le temps. Voyez ce que Buies écrit dans ses *Chroniques* de 1875 :

« C'est à cette agonie, agonie de lui-même, que le peuple de notre province assiste depuis vingt-cinq ans. Il a vu une à une ses plus belles régions s'appauvrir et se dépeupler ; il a vu la plus belle ville du monde, sa capitale, accumuler lentement ses ruines et s'en aller vers les choses du passé ; il s'est vu, lui, un des peuples les plus vigoureux et sans nul doute l'un des mieux doués de la terre, contraint de déserter ses foyers et de chercher du travail sur le sol lointain, quand le sien propre regorgeait de trésors. Ce que nous avons de richesses ferait la fortune d'un continent et, cependant, nous n'avons pas pu nourrir un million d'hommes ! Nos mines sont inépuisables et, cependant, où sont les bras qui les exploitent, où les chemins de fer qui en transportent les produits capables d'alimenter l'industrie de toute l'Amérique ? L'admirable vallée du Saint-Maurice offre en vain son sein intarissable à quiconque voudrait le presser, mais à peine quelques milliers d'hommes s'échelonnent sur cet espace que devraient couvrir les puissantes machines de l'industrie. La vallée du Saguenay, si brillante de promesses, il y a quelques années à peine, maintenant se dépeuple, languit et mesure, dans un abandon douloureux, ce qui lui reste de forces pour retarder sa chute. »

C'est dans cette perspective que Buies écrivit ses *Petites chroniques sur le Bas-du-Fleuve.* N'y avait-il pas moyen de faire échec à l'exode vers les grandes villes de Québec et de Montréal d'une population rurale qui n'y trouvait plus son quitus de vie ? Ne pouvait-on pas changer dans certaines régions les règles du jeu axées sur l'agriculture et l'exploitation forestière pour leur substituer une vocation plus touristique, notamment dans le Bas-du-Fleuve, où ce qu'on appelait alors les places d'eau avaient grande réputation ?

C'est pour répondre à une commande gouvernementale que Buies visita la Pointe-à-l'Orignal, Kamouraska, Rivière-du-Loup et Rimouski. En lisant sous forme de petites chroniques les comptes rendus qu'il fit de ses voyageries dans le Bas-du-Fleuve, on ne peut pas manquer de trouver certains de ses propos encore actuels, notamment quand il nous parle de cet hôtelier de la Pointe-à-l'Orignal pour qui le développement est une simple affaire de capitalisme individuel, peu importe si, par égoïsme, on détériore l'environnement et si, poussé par l'appât rapide du gain, on prend le visiteur pour une bête à grande queue qui ne présente d'autre intérêt que celui de son exploitation éhontée. Pour avoir eu le même esprit, Cacouna deviendra pour ainsi dire un village fantôme enlaidi quand le touriste, plutôt que de s'y voir plumé sans trouver de compensation, ira passer ses vacances ailleurs. On peut sourire aussi de la description que fait Buies de Rimouski et de l'espoir qu'il met dans le nouveau maire de la place, qu'il croit capable d'embellir encore une ville qui, en 1877, était considérée comme l'une des plus belles de tout le Québec. La postérité ne donna pas raison à Buies, loin de là. Disparu le beau chemin qui longeait le fleuve, et disparue sa promenade ! Rimouski tourna le dos au fleuve, et l'incendie de 1950, suivi d'une reconstruction démente, acheva de la déformer. Tant de beauté gaspillée partout, et qu'aujourd'hui on essaie de recréer pour que le Bas-Saint-Laurent puisse redevenir un grand lieu de villégiature culturelle !

Arthur Buies rêvait de terminer ses jours à Rimouski, dans une petite maison sur le bord du fleuve, et dont il fit commencer la construction quelque temps avant sa mort. Il considérait Rimouski comme on considère le pays où l'on est né, ce qui l'a autorisé, toute sa vie durant, à en parler avec bonheur ou bien à en dire le plus grand mal possible. Dans cette perspective, sa petite chronique de 1872 sur l'élection de Jean-Baptiste-Romuald Fiset nous rappelle quelques importantes pages d'histoire. Nous manquons tellement de mémoire collective que nous oublions facilement que les Québécois n'ont jamais été enchantés par l'invention de la Confédération et qu'ils ont toujours voulu y faire

contrepoids en fondant des partis politiques qui sauraient mieux les représenter. Ce fut le cas du Parti national, fondé en 1872 par Joly de Lotbinière et dont la plate-forme électorale était axée sur la revendication nationaliste. Le Dr Fiset fut élu député de Rimouski après une campagne électorale dont Buies, dans l'une de ses petites chroniques, nous narre avec ironie et humour le déroulement. Le portrait qu'il brosse de nos politiciens n'est toujours pas dépassé : que de poltrons, de sans-allure, d'arrivistes et de traîtres à la patrie ! Que d'ambitieux à l'esprit si bas de plafond qu'ils finissent toujours par ne plus voir que leurs intérêts personnels immédiats plutôt que l'établissement d'un véritable bien-être collectif !

Si l'est du Québec ne s'est pas développé comme il aurait dû, Arthur Buies en rend responsable le conservatisme de son élite religieuse et politicienne qui, pour préserver ses privilèges, s'est adonnée à un capitalisme sauvage dont aujourd'hui encore on doit réparer les pots que ça a désastreusement cassés. Aussi, la redécouverte des *Petites chroniques du Bas-du-Fleuve* ne peut être qu'éminemment utile. Si tout le monde faisait sien *Le Credo d'Arthur Buies*, tel qu'il l'a exprimé dans *Anglicismes et canadianismes*, c'est certain que le pays, et plus particulièrement le Bas-du-Fleuve, ne s'en trouverait que mieux :

« Il faut porter à son pays un dévouement intense comme l'est le mien pour entreprendre cette campagne qui, après tout, ne me rapportera que des récriminations, des protestations, peut-être même des invectives, et, à coup sûr, de l'ingratitude ; mais j'ai appris, dans le cours d'une carrière qui se compte déjà par quelques états de service, à ne jamais me laisser détourner d'un but à atteindre, quand ce but est légitime, louable, et mérite les efforts qu'on fait pour l'atteindre. »